

Edition

La littérature romande doit sans cesse penser à la relève

Qu'est-ce qu'un jeune auteur? Existe-t-il d'autres Joël Dicker promis au succès? Enquête

Etienne Dumont

«Il existe peut-être une crise de l'édition et de la librairie, explique Michèle Stroun, de Metropolis. Mais il n'y en a aucune de l'écriture. Jamais les gens n'ont produit autant de manuscrits, qu'ils cherchent ensuite à faire imprimer.» Et l'éditrice genevoise de raconter tout ce qu'elle reçoit par la poste, «et maintenant par ordinateurs». Une déferlante continue, alors qu'elle «publie aujourd'hui très peu d'ouvrages».

Il faut évidemment trier cette masse, avec ce que cela suppose de lectures infructueuses. «Je n'ai pas de politique spéciale en ce qui concerne les jeunes auteurs», avoue Caroline Coutau. Normal! La nouvelle tête de Zoé reçoit deux textes par jour. «Je regarde. Nous répondons à tout le monde. J'ouvre sans doute un œil plus attentif quand il s'agit d'un débutant.» Mais il faut penser au nombre de pages que représentent tant de lignes accumulées. «Je trouve de temps en temps une perle, comme le Max Lobe, pour une quantité d'écrits tenant finalement du brouillon.»

Un projet d'écriture

Seulement, voilà! Il y a brouillon et brouillon. L'éditeur, qui est donc souvent une éditrice, doit toujours se demander si l'ouvrage mérite de se voir retravaillé. «Je classerais les premiers livres en deux catégories», reprend Michèle Stroun. «Il y a les gens chez qui on sent un projet d'écriture, et ceux qui ont juste une histoire à raconter. La leur, en général.» Seuls les premiers feront carrière, même s'il ne peut y avoir là de garantie. «J'ai lancé, après trois ans d'hésitation, un ouvrage écrit par un garçon à quinze ans. J'y croyais. Et bien, il n'y a pas eu de suite.»

«Il n'existe pas de réel encouragement officiel à l'écriture et à la publication des jeunes, explique Sylviane Dupuis, qui enseigne tant au Collège qu'à l'Université. Tout reste ponctuel, sous forme de bourses.» Imprimer un débutant constitue pourtant un risque. «Je le prends parfois, raconte Francine



Max Lobe à Morges, lors de Livres sur les quais. L'écrivain est une découverte de Zoé, à Genève. ALAIN ROUCHE

Bouchet, à la tête de La Joie de lire. Mais avec prudence. Je panache. J'évite de sortir plusieurs premiers livres en même temps.» Comme sa maison, spécialisée dans la jeunesse, laisse de la place à l'image, le danger peut se voir pondéré. Une nouvelle illustratrice, Fanny Dreyer, peut ainsi se retrouver sur un classique signé Corinna Bille. «On pourrait aussi imaginer le contraire.»

Les lettres romandes tiennent pourtant du vivier. «Il m'arrive d'être jurée dans des concours de prose ou de poésie, reprend

Sylviane Dupuis. Je suis toujours étonnée. Le niveau romand se révèle égal, et parfois supérieur, à ce que je vois et entends en France.» Le fait sans doute d'être dans un petit pays morcelé, où la lecture se maintient. Si bas que puissent paraître les chiffres des éditeurs romands, ils demeurent supérieurs aux pires ventes des romans Gallimard ou Grasset...

Il semble normal, dans ces conditions, que de nouveaux noms sortent. Le cas le plus évident demeure celui de Joël Dicker. Le Genevois a été le jackpot de

2012, même si le bénéfice des ventes françaises a enrichi la maison parisienne De Fallois et non L'Age d'Homme. Certains ont fait la fine bouche face au style de *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Nul ne nie l'importance de ce succès pour la Suisse romande. «C'est vraiment bon pour tout le monde, conclut Sylviane Dupuis. Dicker précède ainsi les succès d'estime entourant à Paris Matthias Zschokke ou Catherine Safonoff.» Des gens qui, il est vrai, ne font pas partie des perdreaux de l'année...

Que dire en conclusion? «Moi non plus, je ne développe aucune politique en matière de jeunes auteurs, assène Pascal Rebetez, fondateur des éditions D'Autre Part. D'abord, il faudrait se mettre d'accord: un jeune auteur est-il un adolescent? Une «tendresse» qui attirerait la tendresse? Ou le mot couvre-t-il tous les débutants, quel que soit leur âge?» L'éditeur admet cependant qu'il a tendance à «davantage cajoler» les jeunes. «Mais j'éprouve la même attitude vis-à-vis de nos aînés. D'Autre Part compte ainsi un écrivain qui

vient de fêter ses 93 ans. Nous le soignons avec amour.»

Décollage après 50 ans

Cette distinction ne constitue pas un cas de figure. Tant Caroline Coutau que Michèle Stroun le confirment. Le nombre des gens passant à l'acte après 50 ans se révèle considérable. Les nouveaux venus partent alors sur un acquis, ils ménagent leur souffle. N'oublions pas qu'Andrea Camilleri, le plus populaire peut-être des auteurs italiens actuels, a publié son premier roman à 57 ans!

La jeunesse, un capital!

● La chasse aux jeunes auteurs n'est pas nouvelle. Elle se révèle aussi vieille que la littérature. Un poète en culottes courtes ou une romancière prépubère ont toujours intéressé le monde. Le génie est supposé avoir un printemps.

La chose vaut pour le meilleur et pour le pire. Il peut se révéler difficile de grandir, puis de vieillir. Pensez à la très oubliée poétesse Minou Drouet, qui marqua pourtant les années 1950, ou au versificateur anglais Thomas Chatterton, qui se suicida à 17 ans en 1770... Tout le monde ne possède pas la durabilité d'un Jean Cocteau qui, de ses 19 ans à sa mort, ne quitta pas le devant de la scène.

L'accélération de l'histoire pousse cependant à un renouvellement toujours plus

rapide des cadres littéraires. Le monde de l'édition vit sur des coups. Le premier à avoir fait date est la découverte de Françoise Sagan à 18 ans en 1954. L'éditeur voulait être sûr que l'inconnue avait une tête allant avec un manuscrit «audacieux» comme celui de *Bonjour tristesse*. René Juliard ne devait pas être déçu.

La littérature suisse connaît aussi depuis longtemps ses débuts précoces. Annemarie Schwarzenbach écrit à 20 ans des textes qu'elle garde, il est vrai, pour elle. Pascale Kramer, sort son premier roman à 21 ans. La Genevoise connaîtra une vraie traversée du désert avant de revenir au premier plan. Né en 1958, Yves Laplace sort son premier titre en 1977. On ne peut vraiment pas dire que le Genevois ait chômé depuis! **E.D.**

Quand de verts aînés cultivent les jeunes pousses

Relève

Isabelle Falconnier a constitué cinq tandems pour le Salon. Il s'agit de faire passer les expériences

Directrice du Salon du livre, Isabelle Falconnier est une femme d'idées. L'an dernier, elle lançait un prix, dont la seconde édition sera décernée ce mercredi soir. En 2012, elle forme des tandems littéraires. Ils sont cinq fois de plus à pédaler. Une figure confirmée des lettres romandes se voit associée à un débutant. Mais attention! Il ne s'agit pas là d'un inconnu. Il (ou elle) a déjà publié un livre soutenu par les médias.

Qui sont-ils? En premier vient l'attelage Daniel de Roulet/Aude Seigne. Lui, pas besoin de le présenter. Elle, elle a déjà sorti



Aude Seigne et Daniel de Roulet, soit la jeune pousse et son «parrain» en littérature. CHRISTIAN BRUN

Chroniques de l'Occident nomade chez Zoé. Jean-Michel Olivier parraine Isabelle Aeschlimann. Il s'agit de l'auteur de *Un été de trop*, paru

chez Plaisir de lire. Anne Cuneo «marraine» Quentin Mouron. Un débutant très remarqué en 2012 avec deux livres (et non pas un)!

pris en charge par Olivier Morattel. Amélie Plume chaperonne Anne-Frédérique Rochat, écrivaine et comédienne. La Veveysanne a sorti *Accident de personne* chez Luce Wilquin. Jean-Louis Kuffer sert enfin de mentor à Max Lobe, dont le premier roman africano-genevois est sorti avec succès chez Zoé. Titre? *39, rue de Berne*.

Auteurs confirmés et jeunes pousses se sont rencontrés à plusieurs reprises depuis février, les aînés communiquant leur expérience. Ils ont rédigé des textes. Ceux-ci se sont regroupés dans une plaquette. Impossible de dire ce que ces échanges donneront sur le long terme. Les cadets veulent-ils forcément ressembler à leurs prédécesseurs? Et que faut-il au fait cultiver? Ses qualités ou ses préjudices défauts. Cocteau assurait que c'était les seconds! **E.D.**

Critique



L'avenir du livre appartient-il aux blogueurs? Une certitude: le Net contribue à faire connaître les nouveautés. PIERRE ABEUSUR

Aujourd'hui, c'est sur le Net qu'on parle des livres

La critique littéraire s'envole sur le Web. En marge des blogueurs, de nouveaux sites redoublent d'imagination

Anna Vaucher

Soledad, illustratrice à *Elle*, se réveille la nuit pour lire *Miséricorde* de Jussi Adler Olson. Elle explique pourquoi, en quelques phrases et en images, sur *Onlalu.com*, un site de critiques littéraires lancé en mars dernier, sur lequel les billets prennent des formes diverses. Ils sont fournis à la fois par des professionnels et par des amateurs passionnés.

L'initiative émane de l'éditeur Jean-Marc Savoye et de son épouse Pascale Frey, critique littéraire à *Elle*. «Les journaux ont toujours moins de place pour les livres, j'en subissais moi-même les conséquences. D'un autre côté, je recevais sans cesse des requêtes d'amis me demandant quoi lire. En cherchant à combler ce manque, j'ai découvert sur le Net tout un monde parallèle à la presse traditionnelle.» Les voies pour parler littérature se sont multipliées avec les blogs et les réseaux sociaux, dont certains, comme *Babelio* et ses 100 000 contributeurs-lecteurs, sont consacrés uniquement aux livres.

Travail de bouche-à-oreille Quant aux motivations de Jean-Marc Savoye, actif dans l'édition depuis vingt-cinq ans, elles étaient ailleurs: «Nous nous achevons vers la dématérialisation des livres. Elle se traduit non seulement par la numérisation des ouvrages, mais aussi par le fait qu'avec les librairies qui se raréfient, on a de moins en moins accès au livre physique. Comment faire alors pour donner envie aux lecteurs? L'idée était de transposer sur Internet le bouche-à-oreille et l'enthousiasme, qui ont toujours favorisé la lecture. Notre

vocation est d'aider les gens à faire leur choix.»

Le terme de bouche-à-oreille revient souvent, notamment chez Pierre Fremaux, cofondateur de *Babelio*. En 2007, ils sont trois passionnés de lecture à lancer ce projet amateur, qui en 2010 devient une activité professionnelle, avec près de deux millions de visites mensuelles. «La constatation est simple: il y a beaucoup trop de livres publiés chaque année pour qu'un média puisse couvrir ces sorties. Il existe dès lors un besoin, pour une communauté amateur, de transmission orale. C'est l'outil le plus puissant pour faire découvrir des titres, que le Net permet d'élargir. Notre métier est de donner aux gens une plateforme pour qu'ils puissent partager leurs lectures.»

Des livres qui existent

Nombreux sont les maisons d'édition à avoir saisi ce nouveau mode de communication. «Les vecteurs se multiplient. La prescription ne se fait plus seulement par la presse. Nous avons mis en place une stratégie de proximité avec nos lecteurs», explique Anne Chamailard, directrice de la communication du groupe Place des éditeurs, qui regroupe douze maisons, des éditions Belfond à Lonely Planet. «L'approche de la

lecture se fait de manière affective. Quand le lecteur a aimé un ouvrage, il est le plus à même de donner envie de lire. Nous avons une base de données de 200 000 lecteurs, nous savons qui lit quoi, des clubs leur sont dédiés, nous organisons des événements avec les auteurs, et nous les contactons par les réseaux sociaux ou par nos newsletters.» Quelle place accorder aux médias traditionnels? «Tout cela est complémentaire, poursuit Anne Chamailard. Pour le positionnement d'une maison et de ses auteurs, un article dans *Le Monde*, *Télérama* ou *La Tribune* reste important. Quant aux ventes, pour qu'elles décollent, il faut que se mette en place une caisse de résonance, c'est-à-dire que la circulation fasse son effet, qu'un libraire ait un coup de cœur, qu'il fasse écho à l'avis d'un blogueur et que des articles sortent dans la presse. Tout ce monde accompagne la visibilité du livre.»

Pas étonnant, dès lors, qu'aujourd'hui les services de presse s'adressent directement à certains blogueurs. Sophie Adriansen, dont le blog *Sophiellit* peut atteindre 20 000 visites par mois après quatre ans d'existence, reçoit aujourd'hui les ouvrages d'une cinquantaine d'éditeurs. «Je ne demande pas plus de dix ouvrages

par an. Depuis le début de l'année, j'en ai déjà reçu 80.»

Pour les petites maisons d'édition, ces stratégies s'avèrent plus difficiles à mettre en place. «C'est un phénomène qui nous intéresse, note Caroline Coutau des Editions Zoé à Genève, mais on avance à l'aveuglette. Certains blogs, comme celui de Pierre Assouline, sont des prescripteurs. Mais il y en a sans cesse qui naissent, qui disparaissent. Tout cela est très volatil. Il faudrait que quelqu'un fasse ce suivi, mais nous n'avons malheureusement personne pour faire ce travail.»

Quant à Andonia Dimitrijevic des Editions L'Age d'Homme, si son service de presse n'a pas vraiment le temps d'observer le phénomène de près, elle a remarqué que certains de ses auteurs sont de plus en plus en contact avec les blogueurs. C'est le cas d'Olivier Vanghent, qui a publié son premier roman *L'entre-sort* à l'automne dernier. «C'est très difficile, surtout en France, d'entrer en contact avec les journalistes, qui voient les bouquins s'empiler sur leur bureau. Sur Internet, c'est plus simple. C'est un moyen aussi d'échanger, d'ouvrir la discussion. Je ne sais pas si cela fait vendre, mais ça permet en tous les cas au livre d'avoir une véritable existence.»

Se faire remarquer sur Internet

● Si la Toile donne la parole à tous, il est d'autant plus compliqué de faire émerger sa voix de la masse. «Il y a peu de blogs littéraires qui font de la prescription», relève Pierre Assouline. Sa *République des livres*, blog lancé en 2007 et devenu un site depuis octobre, fait office de référence. «C'est sur la Toile que ça se passe aujourd'hui; c'est là qu'on touche les gens. Et c'est un vrai travail. La notoriété permet de sortir du lot, mais la constance, est essentielle.» La régularité est

aussi le maître mot de Sophie Adriansen. «Je fais mes trois papiers par semaine, dont une interview, qui paraît le mercredi. Créer des rendez-vous permet de fidéliser le public.» Celle qui travaille par passion, sans chercher à faire de *Sophiellit* une activité lucrative, a connu deux coups d'accélérateurs: la création d'une page Facebook et l'obtention du grand prix des blogueuses de *Elle* en 2011. Pour ceux qui cherchent à faire du Net une activité rentable, il est préférable de varier les sources

de revenus. Le modèle économique de *Onlalu.com* repose sur la publicité et sur un partenariat avec Amazon et Fnac, qui rapporte aux responsables entre 5 à 10% sur la vente de livres depuis le site. Quant aux fondateurs de *Babelio*, ils développent des contrats avec les maisons d'éditions qui font appel à eux, comme à un service de presse, pour mettre en avant leurs publications. Ils louent également leur base de données, aux bibliothèques publiques par exemple. **A.V.A.**

«Tous connectés» mais pas tous journalistes...

Essai

Daniel Cornu tue une rumeur urbaine: les internautes ne vont pas remplacer les journalistes

Deux cents «tweets» ont été postés dans les secondes qui ont suivi l'attentat du marathon de Boston. Dans les trois heures qui ont suivi, un demi-million d'autres messages ont relayé l'info #BostonMarathon aux Etats-Unis. Andrew Bauer, un étudiant de l'Université de Syracuse, en a dressé la carte animée. En quoi est-ce du journalisme?

Dans *Tous connectés*, un essai qu'il vient de publier chez Labor et Fides, Daniel Cornu livre quelques pistes, propose aux internautes un bouquet de bonnes pratiques - celles des journalistes - et formule un vœu: que l'éthique de l'information soit l'affaire de tous. L'analyse s'allie à celle des productions du Web 2.0, les blogs, les forums, les commentaires en ligne, les posts sur les réseaux sociaux, que la vigie des règles journalistiques observe de son poste de médiateur des publications romandes de Tamedia (qui édite la *Tribune de Genève*).

Une pression du doigt

Une simple pression sur un bouton suffit désormais pour diffuser en ligne son propre journal multimédia. Tous journalistes, donc! Pour Daniel Cornu, ce raccourci est une illusion. Tous connectés, oui, mais pas tous journalistes. Certes, les professionnels sont tombés de leur piédestal. Ils restent cependant aux avant-postes de l'information vérifiée, pointue, qui a du sens, de sources sûres et qui ne tombe pas dans les poncifs ou la connivence.

Pas plus que le papier ou les ondes radios, le Web n'est vertueux par nature, rappelle l'auteur. Les faits bruts ont besoin d'être mis en perspective, vérifiés, honnêtement captés, pour acquérir le statut d'informations fiables. La question demeure cependant: en quoi tel ou tel tweet, blog, message ou image publiée par un internaute est-il du journalisme?

Daniel Cornu distille sa réponse en deux cents pages, lestées de nombreuses références. Il invite, chemin faisant, ses lecteurs à réfléchir avec lui à la nécessaire (auto)régulation du Web. Et décoche quelques flèches acerbes contre l'anonymat, surtout quand il peuple les sites des journaux et des médias qui ont pignon sur rue. Il reconnaît toutefois une certaine légitimité au pseudonyme, notamment quand la valeur d'une œuvre s'impose d'elle-même. Maître en la matière, l'ancien rédacteur en chef de la *Tribune de Genève* veut croire qu'une éthique collaborative de l'information en ligne est possible.

Ethique collaborative? En bon libéral, Daniel Cornu se méfie de la tutelle de l'Etat. Il appelle plutôt de ses vœux la montée en puissance de diverses formes de vigilance émanant de la société civile. Daniel Cornu reprend ici sa thèse défendue



Daniel Cornu, docteur honoris causa de Louvain. PIERRE ABEUSUR

dans *Ethique de l'information*. Il évoque notamment «des droits de la communauté à un journalisme en accord avec les valeurs dont il se réclame». Mais aussi «le devoir de s'informer comme pendant au droit de savoir». Le médiateur ne se fait cependant pas d'illusions de l'impact sur les internautes de ces comités d'éthique.

Pas de réponse simple ni singulière dans cet essai pour mieux gouverner l'Internet informatif, mais un refrain persistant: ce sont les règles des journalistes, aussi imparfaitement respectées soient-elles par les professionnels eux-mêmes, qui doivent guider la chaîne de production de l'information. «L'Internet élargit l'espace public. [...] En même temps, il met à la charge de chacun la responsabilité de participer à la préservation de ce bien commun», écrit Daniel Cornu.

Le journaliste, un modèle

L'auteur analyse les risques qu'Internet fait courir à la pratique journalistique. À la précipitation propre des sources et des ressources, à la partialité, le Web ajoute le problème des liens externes qu'on ne maîtrise pas, de même que la facilité du copier-coller qui ouvre la porte au plagiat. Et - parmi les risques les plus pernicieux - la réception pour vraie de faits, en particulier ceux qui semblent avérés parce que de grands médias les diffusent.

Chaque internaute peut donc à l'occasion faire œuvre de journalisme. A condition d'être détaché de toute influence et de respecter les faits et les personnes. Aux journalistes professionnels de montrer l'exemple, note *in fine* Daniel Cornu, dont l'ouvrage vient à point nommé pour baliser les nouvelles frontières de l'information que le Net et ses avatars n'ont pas fini de repousser. Le Web a eu 20 ans ce 30 avril 2013. Le temps de l'âge adulte?

Jean-François Mabut

«Tous connectés» de Daniel Cornu, Ed. Labor et Fides, 28 francs, non disponible en version électronique. L'auteur sera au Salon du livre pour des séances de signatures au stand du Cercle de la Librairie et de l'Édition Genève, vendredi de 16 à 18 h et samedi de 13 h à 15 h.

Demandez le programme

Vingt-septième du nom, le Salon du livre et de la presse ouvre ses portes aujourd'hui à 9 h 30. Au programme, une ribambelle de rencontres et d'animations, en plus des expositions consacrées à Plonk & Replonk, Cendrars ou Titeuf. Auteur du best-seller *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*, le Genevois Joël Dicker sera présent sur la Place suisse, de 12 h 30 à 14 h 30. Au même endroit, de 13 h à 13 h 45, la

prometteuse Isabelle Aeschlimann et le très çad Jean-Michel Olivier viendront parler de l'Opération Parrains & Poulaîns. Les amateurs de BD apprécieront les dédicaces de Derib, Ceppi, Berlion, de Groot, Koller, Mandryka et autres Senté. Du côté du stand «Tribune de Genève», on s'essiera au jeu concours Signé Genève. Sans oublier la traditionnelle dictée, désormais enregistrée sur support audio. **P.H.M.**